



SOCIÉTÉ

Benech, magicien des paysages

Beaux-arts. Ce créateur ressuscite les jardins d'antan. Portrait d'un hédoniste que le monde entier s'arrache.

PAR FRANÇOIS-GUILAUME LORRAIN

Il attend encore des peupliers dorés. A quelques jours de l'inauguration versaillaise du bosquet du Théâtre-d'Eau, tout n'est pas planté. Et, pour apprécier pleinement son paysage, dans les limbes, il faudrait être Jean de La Fontaine imaginant les nouveaux jardins de Fouquet avec vingt ans d'avance dans son « Songe de Vaux ». Louis Benech n'a pas l'air de s'en alarmer. Il a la patience des grands connaisseurs de la nature et ne se suicidera pas comme Vatel, trahi par la marée. Drôle et sérieux à la fois, bonhomme mais passionné, affectueux avec ses jardiniers, ce solitaire intarissable arpente son dernier chantier : la remise en route, après deux siècles d'effacement, du jardin le plus baroque de Versailles, triple niveau de cascades, bassin central entouré de fontaines, qui fut le décor sous Louis XIV de concerts et ballets à profusion. Tel est un des pouvoirs magiques du paysagiste : ressusciter des jardins d'un autre âge, dévastés par le temps, les tempêtes, l'indifférence.

Benech est un loyaliste. Avec la nature, il est gentil, doux pour ainsi dire. Ici, il a exhumé les plans et l'archéologie de Le Nôtre. Deux fondations des trois goulottes d'eau, celle de la nappe (buffet d'eau) et une pierrée, ont été retrouvées. Il a laissé un vieil if en guise d'arbre-témoin. « *Je n'aime pas bouleverser les lieux. Les terrassements, très peu pour moi. Je pars de ce qui existe.* » Une douceur qui se marie avec l'attention prêtée au public. « *Le jardin est une trêve dans sa vie, son quotidien. il doit lui faire oublier la ville et tout le reste.* »



Sur les traces de
La Mère, Louis Benech
au château de Ver-
sailles, défait mar-
sons le bouquet du
Théâtre d'Éau, qu'il a
retrouvé en dialogue avec
les sculptures de Jean-
Michel Othoniel.

« Je n'aime pas bouleverser
les lieux. Les terrassements,
très peu pour moi. Je pars
de ce qui existe. »

SÉBASTIEN LEBAN POUR « LE POINT »



Les « oï-oï » de Nouvelle-Zélande

« Cette maison tout en longueur formait un seul trait entre deux buttes. Il s'agissait d'apporter de la variété, de la souplesse, en profitant de la vue, magnifique, sur la mer, avec des plantes qui résistent au vent soufflant très fort sur ce promontoire. Il y a ici un mélange exotique se fondant dans une base de plantes natives : agapanthes sud-africaines, *Phormium tenax* (lin de Nouvelle-Zélande), *Poa cita* (pâturin). Dans la terrasse en gravier, des arbustes sont des *metrosideros*, que les Anglo-Saxons appellent "Christmas trees", car ils donnent des fleurs rouges à Noël. On a aussi ajouté des *Polygala myrtifolia* (sud-africains), des *Verbena bonariensis* et des tibouchines (sud-américaines), dont l'exotisme ne se décele pas, dans un univers globalement tourné vers les indigènes : graminées appelées oï-oï par les Maoris. »

L'hédonisme coloré, qui pourrait être sa signature, n'a pas été oublié à Versailles. « Pour traverser l'hiver, saison morte, j'ai voulu beaucoup de feuilles. » D'où la présence de houx, ruscus (faux houx), chêne kermès persistant, phillyreas, et de hêtres fastigiés, de graminées... Les quatre saisons. Répondant aux sculptures de perles dorées, création de Jean-Michel Othoniel, qui dansent sur la pièce d'eau principale, le jaune et l'orange, ses couleurs préférées, seront omniprésents dans ce bosquet : tilleul, *Quercus robur* doré, saules, peupliers... Benech parle d'or. « J'aime mettre des touches vives, par exemple les fructifications orange des Iris foetidissima. Ici, ça n'est pas encore sombre et, au-delà de la clairière solaire d'eau et de sable, il fallait mettre quelques gouttes éclairantes dans la future pénombre donnée par les chênes verts. » Le paysagiste est un chef cuisinier dont les ingrédients sont les plantes. Sous ses dehors décontractés, c'est aussi un planificateur. Il faut tout anticiper. Un prestidigitateur enfin. Il cache ce qui est laid,

en l'occurrence la rambarde couleur rouille de la pièce d'eau, qu'il dissimule en plantant des prêles.

Les jardins, Benech est tombé dedans tout petit. Ce sont ses madeines, avec, comme il se doit, les grand-mères. Souvenir attendri des premières capucines à Bidart, dans un jardin « laid et conventionnel ». Des romneyas, pavots blancs, chez une autre grand-mère, des plantes qui drageonnent, occasion de véritables bains végétaux pour le jeune Louis : « J'avais besoin d'un contact physique. J'embrassais les arbres. » S'il y a des plantigrades, Benech serait plutôt « plantiphile ». Grâce à sa famille, il fréquente le domaine de Courson, dans l'Essonne, un des premiers paradis français du jardin. Alors qu'il n'a que 6 ans, Louise de Vilmorin, en son domaine de Verrières-le-Buisson, l'envoie jouer dans le potager, où il se grise avec une pivoine blanche au cœur noir. A 10 ans, il connaît par cœur tout ce qui pousse en France. Le tout nous donne un jeune homme un peu sauvage, qui pendant son service militaire sur un navire trouve

le moyen, en quinze jours, lors d'une escale au Pakistan, de se constituer un herbier. Le métier d'ingénieur des Eaux et Forêts coulerait de source, mais il a un talon d'Achille, les maths. Egaré dans des études de droit, il revient à sa passion en faisant ses gammes en Angleterre, le vrai royaume des fleurs et des plantes. Il y devient jeune ouvrier agricole chez la crème des horticulteurs, Hillier : « Harold, le patriarche, était encore vivant et m'emmenait à la découverte de ses plantes

Équilibriste.

Louis Benech se définit comme un classique chez les modernes. Un « plantiphile » heureux bientôt statufié ?



AGENCE LOUIS BENECH (X 2) - SÉBASTIEN LEBLAN POUR « LE POINT »



Des oliviers en Palestine

« Il s'agit de la maison d'un grand homme d'affaires palestinien, proche de Yasser Arafat et pourtant partisan du rapprochement avec Israël. L'objectif, comme c'est parfois le cas, était de cacher des constructions (piscine, tennis), d'où ces haies de cyprès que j'ai égayées avec du romarin et des oliviers, et un pavage de cailloux, l'autre contrainte étant l'absence d'eau au sommet de cette colline. Au fond, la porte provient d'une propriété charentaise. »

vraiment rares dans les ronciers. »

De bourgeon, le revoilà fleur, en France, s'occupant de la filiale hexagonale de Hillier, puis travaillant au haras de Piencourt (Eure) pour Loel Guinness, entré dans l'Histoire pour avoir offert la « Calypso » au commandant Cousteau. « Je lui dois beaucoup. » En Normandie, il fait d'abord prospérer les orchidées, les catleyas, reçoit la visite des amis de Guinness, dont un certain Pierre Bergé, qu'il ne connaissait pas et qu'il avait invité à prendre le thé au débotté dans sa caravane, où il vivait à la diable. Oubliant de répondre à une proposition pour

travailler à la villa Majorelle de Marrakech, il retouchera plus tard des bouts du jardin du château Gabriel, de Bergé et Saint Laurent, derrière Deauville. Dans le petit monde des jardins remarquables, sa réputation est faite. Il sait repriser, réparer, en mélangeant classique et moderne. On se l'arrache ici et là, chez les Rothschild, les Pinault (propriétaires du *Point*), à l'Elysée, où il tire la pelouse vers le palais, pour redonner à ce jardin sa vocation initiale de grand parc à l'anglaise.

Viscéralement jardinier, il bascule paysagiste lorsque, grâce à Pascal Cribier, ils remportent le

concours (en 1990) pour redessiner les jardins des Tuileries. C'est là que les portes du travail de Le Nôtre s'ouvrent. Avant cette aventure, son goût de l'Histoire l'avait déjà porté sur les pas de François de Monville, au désert de Retz, et il a continué à Corfou, à la villa Achilleion, le havre néogrec de l'impératrice Sissi puis de l'empereur Guillaume II, où le gouvernement grec a fait appel à lui. Comme l'écrit Erik Orsenna dans la préface d'un somptueux ouvrage consacré à douze jardins de Benech (1), sa signature perce dans les détails : « L'association entre deux textures d'écorce ou de feuille, le mariage du rugueux et du lisse, du luisant et du terne, du vaporeux et de l'épais. » Minimisant la pierre, le minéral, il invente un style tout en nuances, généreux, poétique, intemporel. Mais a-t-il un jardin pour lui seul ? « Plus jeune, je rêvais d'en créer un sur la côte portugaise, près de Sintra, là où les Anglais, grâce au climat, ont fait des merveilles. » A défaut, il œuvre chez les autres. Ecoute. Propose. Ou dispose, comme ici à Versailles, nouveau Le Nôtre ■

1. « Louis Benech, douze jardins en France » (Ed. Gourcuff Gradenigo, 39 €).



La restauration des Tuileries

« Dans l'espace des parterres de buis, le Grand Carré, il s'agissait de retrouver l'espace unitaire de Le Nôtre, qui avait été morcelé. Il a fallu décaisser les jardins pour obtenir, du fond, un effet de terrasse belvédère dominant l'unité retrouvée. On a rétabli les lectures entre les trois bassins et la triangulation (qui symbolisait la monarchie de droit divin), supprimé la strate arbustive des jardins réservés. Aux Tuileries, qui furent son premier grand chantier, Le Nôtre a ouvert le jardin clos à la française vers l'extérieur, allant du peigné au sauvage. »

AGENCE LOUIS BENECH (X 2)



Un balcon sur les Invalides

« Il fallait à la fois laisser voir en transparence l'esplanade et Paris, et oublier une rambarde très laide. J'ai donc fait le choix de jardinières en escalier et introduit un élément de proximité tactile, doux, donné par des graminées. »